

M A R I E - N O È L L E P I C H O T

LE CHEMIN DE LA DAME



ELECTROGENE
FANTASTIQUE HISTORIQUE

*À Gabrielle et Samuel.
Que leur amour fraternel
brille dans toutes les nuits.*

PROLOGUE

L'Angeluère, 30 août 1909

Il fait nuit, mais le ciel est moins noir que la terre. La pleine lune inonde la forêt de sa lumière laiteuse. La chaleur de fin d'été, suspendue dans l'air, résiste encore au vent frais qui se lèvera bientôt. Trois enfants marchent d'un pas pressé dans le chemin creux du bois des Corneilles. Ils chuchotent et progressent silencieusement, s'éloignant du hameau de l'Angeluère et de leurs parents.

En caressant les fougères de ses doigts impatients, Antoine Lefresne observe les chauves-souris qui volent au-dessus de sa tête. Il n'a que neuf ans, mais déjà, comme elles, la nuit est son domaine. C'est là qu'il se sent en sécurité, quand son père dort, assommé par l'alcool. Lucie Mahe, qui le dépasse d'une tête du haut de ses dix ans, sautille devant lui. Ses cheveux bouclés dansent dans son dos et son rire s'élève comme une mélodie magique. Michel, le meilleur ami d'Antoine, marche devant sa sœur aînée. Les ronces s'écartent devant son énergie débordante. De temps en temps, il lance une trille d'oiseau, leur cri de ralliement. Les autres lui répondent aussitôt.

LE CHEMIN DE LA DAME

Ce soir-là, Michel a proposé de gravir la colline du bois des Corneilles, pour surprendre la Dame Verte qui hante la forêt. Certains habitants du hameau de l'Angeluère affirment avoir aperçu une ombre rôder près du village les soirs de pleine lune. On dit qu'elle apparaît dans les environs pour annoncer une mort prochaine, mais qu'elle peut aussi provoquer de mauvaises récoltes ou faire mourir le bétail. Les femmes qui ne souhaitent pas poursuivre une grossesse déposent parfois des pièces dans la fontaine aux Soupirs, priant la Dame Verte de prendre leur bébé avant qu'il ne vienne au monde. Bien qu'effrayés par la créature, Antoine et Lucie ont pourtant accepté de suivre le garçon dans cette nouvelle tentative pour l'apercevoir. Ensemble, ils parviennent toujours à piéger la peur.

Parvenus au sommet de la colline, les trois enfants retrouvent la silhouette décharnée d'une vieille chapelle qui se découpe entre les arbres. C'est leur repaire. À l'intérieur un grand christ, suspendu au fond du chœur, se tord de douleur sur sa croix au-dessus d'un vieil autel en pierre et d'une vierge en stuc¹, dont les yeux n'ont plus de couleur. L'attente sera longue, alors ils ont tout prévu pour un pique-nique nocturne. Michel sort une vieille couverture d'un coffre dissimulé sous l'autel et l'étale sur le sol. Lucie y dépose une bouteille de cidre doux, quelques biscuits subtilisés chez eux, et des prunes juteuses qui leur donneront mal au ventre. Leurs parents, absorbés par le travail harassant des nuits de moisson, ne remarqueront pas leur absence.

Avec fierté, Antoine allume trois bougies blanches à peine entamées qu'il a dérobées à l'église.

— Ce sont les cierges que les gens allument en mémoire des défunts, proteste Lucie. Tu as volé leurs prières !

1. Matériau imitant le marbre, composé de chaux, de plâtre fin, d'une colle et de poussière de marbre ou de craie.

— M... M... Moi moi au... au... aussi je f... f... fais des prières, répond Antoine.

Devant ses deux meilleurs amis, il n'a pas à rougir de son bégaiement. Contrairement aux autres enfants du village, Michel et Lucie ne se moquent jamais de lui.

— Re... re... regarde, la ch... ch... chapelle est plus b... b... belle comme ça.

Lucie se perd dans la contemplation des fines silhouettes ocre qu'elle devine sur les murs effrités. Des personnages qu'elle ne reconnaît pas, mais dont elle imagine l'histoire. Une dame, dont le bras est recouvert d'un drapé délicat, un chevalier brandissant son épée contre un monstrueux dragon à demi-effacé. Elle baisse les yeux vers Antoine et son regard s'arrête sur son bras couvert de bleus. Avec empressement, il remet sa chemise en place. Lucie le fixe avec compassion.

— Il a recommencé ? lui demande-t-elle.

Antoine hoche la tête. Il n'a pas envie d'y penser. Il n'a pas envie de se souvenir de la rage de son père contre lui, de ses yeux obliques perdus dans l'alcool, de sa botte dans son dos encore douloureux. Il a envie d'oublier les cris de sa mère Élise qui s'interpose sous les coups, la manière dont Paul, son frère aîné, s'est battu, et dont lui, le petit, le lâche, s'est encore caché dans le coffre à pain. Il y repensera bien assez vite quand il rentrera à l'aube dans son lit. Pour l'instant, il est avec Lucie et Michel. Tout va bien.

— Cette fois-ci, c'est la bonne nuit, je le sens ! La lune est pleine. Je suis sûr que la Dame Verte va se montrer. Raconte-nous encore l'histoire, Lulu, demande Michel avec un large sourire.

Lucie replie ses jambes déjà trop longues sous sa robe d'enfant et boit une gorgée de cidre. Les garçons attendent, suspendus, car personne ne raconte les histoires comme elle. Même assis,

LE CHEMIN DE LA DAME

Michel vibre d'un plaisir anticipé. Ses boucles dansent autour de sa tête, et ses yeux, les mêmes que sa sœur, brillent d'excitation. Il est aussi brun de peau et de cheveux qu'Antoine est clair, aussi agité que son ami est calme et silencieux. Seuls les yeux gris d'orage d'Antoine semblent animés.

Les deux garçons sont nés dans le même hameau, neuf ans auparavant, à quelques mois et quelques mètres de distance. Antoine, un morne matin de janvier, Michel, dans la chaleur d'une nuit de moisson. Antoine aime Michel comme un frère. Il s'en émerveille souvent mais ne sait pas lui dire. Les mots sont trop petits. Alors il se tait.

Lucie commence, et sa voix grave résonne dans la chapelle :

— La Dame Verte n'a pas toujours été la créature terrifiante qui erre dans ce bois en promettant la mort à ceux qui croisent son regard. Elle était autrefois Éléonore, la fille du comte de Bouillé, élevée pour faire un beau mariage. Elle vivait non loin d'ici, au château du Rocher. Elle n'avait de goût que pour les longues chevauchées et la chasse. Sa mère, qui n'avait pas eu d'autres enfants, la laissait errer dans la forêt à sa guise. Certains prétendaient que son ventre stérile avait été fécondé tardivement par un esprit cornu des bois. On disait Éléonore un peu sauvage et familière des loups. Elle recueillit d'ailleurs l'un d'eux, encore jeune, qui devint son animal de compagnie et terrifiait les courtisans de son père. Elle entra un jour à cheval dans une église, accompagnée par l'animal hurlant, défiant le prêtre qui la disait sorcière. Certains villageois la croyaient en effet maudite et possédée du diable. D'autres avaient recours à ses soins car elle savait soulager les douleurs et connaissait l'usage des plantes.

« Un jour, un grand seigneur, Henri de Daillon, comte de Lude, parcourait la forêt à la poursuite d'un grand cerf. Il la

trouva, baignant dans la rivière ses longs cheveux couleur de flamme, et fut ébloui par sa beauté. La jeune Éléonore, qui avait juré ne jamais se marier, fut séduite par ses yeux brillants comme des lames et par sa force. Elle devint sa femme et ils s'installèrent au château du Rocher, dont elle était l'héritière.

— Mais non, elle accepte de l'épouser car il renonce à chasser le loup ! l'interrompt Michel.

— Je n'aime pas cette version, répond Lucie avec hauteur. Je préfère raconter celle de Mémé Mahe. Laisse-moi continuer. Donc, Éléonore épousa le comte de Lude, et son père fut soulagé de la voir enfin mariée, tout en forgeant une alliance. Pour plaire à son mari, elle renonça à son loup et le rendit à sa vie sauvage. Plus tard, elle mit au monde un fils, qu'on lui confisqua bien vite pour en faire un homme. Puis elle donna naissance à une merveilleuse petite fille, aux cheveux aussi rouges que les siens. Hélas ! – la voix de Lucie devient lugubre et le sourire de Michel s'élargit – Éléonore était malheureuse. L'enfermement, les conventions, la vie de châtelaine ne lui convenaient pas du tout. Quelques mois après la naissance de sa fille, elle disparut une nuit pour rejoindre ses frères loups. Ses fugues se répétèrent. Les villageois, inquiets, alertèrent le seigneur sur les disparitions de sa femme. Ils la voyaient errer dans les bois, disaient-ils, à moitié nue et pleine de sang. À cause d'elle, accusaient-ils, le village était maudit, les récoltes étaient maigres, les bêtes mouraient, les femmes n'enfantaient plus. Un soir, le seigneur décida de suivre son épouse pour en avoir le cœur net. Il la découvrit dans les profondeurs de la forêt, prodiguant des soins magiques à son loup blessé par un chasseur. Son allure sauvage le terrifia.

— Ah ! C'était donc une sorcière ! l'interrompt Michel, la bouche pleine de biscuits.

Lucie lui jette un regard agacé.

LE CHEMIN DE LA DAME

— Lai... lai... laisse-la finir, dit Antoine avec douceur.

Lucie poursuit en levant les yeux au ciel :

— Ce n'est pas parce qu'elle savait soigner les hommes et les loups qu'elle était une sorcière ! En revanche, il est vrai qu'elle connaissait la magie, grâce aux esprits des bois qui la lui avaient enseignée. Effrayé par la vraie nature de sa femme, le seigneur lui interdit de revenir au château et de revoir ses enfants, sous peine d'être transpercée par la lame de son épée. Il confia sa fille à une nourrice. Méfiante, celle-ci n'osait pas allaiter le bébé démoniaque. Éléonore se réfugia dans le bois des Corneilles, se nourrissant de baies et du sang de petits animaux, appelant sans cesse sa dernière-née dans les vents qui sifflaient jusqu'au château du Rocher. La petite fille, privée du lait de sa mère, mourut. Folle de rage et de douleur, Éléonore se vengea : elle hanta le seigneur, apparaissant la nuit à son chevet vêtue d'une robe verte tissée de feuillage, le privant de sommeil, faisant hurler les loups autour de son château, décimant ses troupeaux et tarissant ses récoltes. Devenu fou, le seigneur mourut en se jetant du haut de son donjon dans le lac qui entoure le château. Éléonore pleura tant et tant son enfant perdue qu'une fontaine jaillit à ses pieds, là où les villageois bâtirent plus tard cette chapelle. On l'appelle la fontaine aux Soupirs.

« On raconte que, les soirs de pleine lune, on entend les plaintes de la Dame Verte dans les branchages. De nombreux villageois l'ont vue depuis errer dans les bois. La colère et la tristesse l'ont défigurée. Qui croise son regard emportera avec lui un présage de mort. La légende prétend qu'elle attire parfois les enfants afin de les emmener dans son repaire pour les dévorer, c'est pourquoi il est interdit de venir ici la nuit.

— J'adore cette histoire ! s'exclame Michel. Tu rajoutes des détails à chaque fois.

— C'est une histoire vraie ! répond Lucie en saisissant un biscuit.

De nombreuses nuits, les enfants ont tenté d'apercevoir la Dame Verte, mais en vain. Une fois encore, ils attendent de longues heures, partagés entre l'excitation et la peur. Lucie, qui croit aux fées et aux korrigans, sait qu'ils peuvent l'apercevoir s'ils sont assez patients, mais qu'ils doivent se montrer prudents. Michel ne renoncerait pour rien au monde à une aventure aussi prometteuse. Quant à Antoine, il doute que de telles créatures existent, mais il suivrait ses deux amis jusqu'en enfer si cela lui permettait de rester auprès d'eux. Le trio chuchote dans la chapelle, luttant contre le sommeil, tandis que les chandelles s'épuisent et que le ciel s'assombrit.

Le vent se lève soudain, secouant les branches autour du bâtiment en ruine. Les trois enfants se regardent et se précipitent à l'extérieur. Ils s'accroupissent derrière les buissons, à quelques mètres de la fontaine aux Soupirs, scrutant l'obscurité. Le vent enfle, traînant de lourds nuages gorgés de pluie, couvrant le ciel d'un grand manteau noir. Un coup de tonnerre puis un éclair au-dessus d'eux. Tous trois restent pétrifiés. Ils ont vu quelque chose. Ou plutôt quelqu'un. Les nuages libèrent un instant la lumière de la lune.

Elle est là. Longue silhouette décharnée vêtue de feuilles et de lianes qui dansent comme des serpents autour de son corps nu. Elle flotte au-dessus des fougères, se balançant de façon grotesque, et pourtant les enfants voient ses pieds sales frotter la terre. Antoine agrippe le bras de Lucie, terrifié. Elle a posé les mains sur ses lèvres pour retenir un cri. Michel s'est figé dans une posture inhabituelle, la bouche ouverte et les yeux agrandis par la peur.

LE CHEMIN DE LA DAME

La créature s'arrête devant la fontaine aux Soupirs. Un chant lugubre leur parvient, mais il est difficile de distinguer sa voix du vent qui s'engouffre dans les branchages. Elle soulève sa longue chevelure fauve entremêlée de feuilles. Dans la lumière blanche qui l'éclaire par intermittence, les enfants découvrent un visage maigre lacéré de coups de griffes, et sali par la terre et le sang. C'est bien elle : la Dame Verte.

Antoine croit que son cœur va sortir de sa poitrine. Il sent Lucie trembler au bout de son bras. Il ne sait pas ce qui domine : la peur ou la fascination ? Son corps s'avance et se tend pour mieux la voir. La Dame Verte se penche et boit longuement. Antoine reconnaît le bruit que fait le chien de la ferme quand il lape. D'un coup elle tourne la tête. Ses grands yeux noirs transpercent les enfants. Michel et Lucie se lèvent en hurlant et dévalent la pente de la colline aussi vite qu'ils le peuvent.

— On l'a vue ! On l'a vue ! hurlent-ils.

Antoine reste immobile, suspendu dans le regard sauvage qui s'est posé sur lui. Son cœur ne cogne plus dans sa poitrine. Un grand calme l'envahit et il se demande s'il n'est pas mort, comme pétrifié par la Méduse. Le regard noir et sauvage le sonde, l'ausculte de haut en bas. La Dame Verte est soudain devant lui. Une odeur de terre et de feuilles pourries atteint ses narines. Antoine ferme les yeux, retient sa respiration. Il n'est pas encore mort, mais ça ne saurait tarder. Elle pose sa main griffue sur son visage et se penche pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Un grognement sourd s'élève des fourrés, près de la chapelle. La créature lâche brusquement le garçon.

— Antoine ! Antoine ! crie Michel qui est remonté sur le chemin, ne le voyant pas revenir.

Antoine ouvre les yeux. Il tend les bras devant lui, mais la Dame Verte a disparu. Seuls deux iris dorés le fixent depuis le sous-bois. Il fait volte-face et suit son ami qui l'entraîne en le prenant par la main.

Encore sous le choc, ils courent à s'en faire exploser les poumons jusqu'au hameau de l'Angeluère. L'orage éclate avec violence. Trempés et hors d'haleine, ils parviennent dans la cour de la ferme des Mahe.

— On a réussi ! On a réussi ! clame Michel, hilare. Bon sang j'ai cru que j'allais mouiller mon pantalon tellement j'ai eu peur !

— Qu'as-tu vu, Antoine ? demande Lucie. Pourquoi n'as-tu pas couru avec nous ?

Antoine secoue la tête, ouvre la bouche. Les mots ne veulent pas sortir.

— Tu nous diras plus tard, dit Lucie avec douceur en posant ses mains sur les joues pâles du garçon.

— Attendez ! Quelque chose ne va pas ! s'exclame soudain Michel.

Il s'est tourné vers la ferme des Lefresne. Tout aurait dû être plongé dans le noir et le silence. Mais sous la pluie battante, les enfants voient les lumières allumées et des silhouettes qui vont et viennent. Leurs parents ont-ils interrompu les travaux de la moisson à cause de la pluie ? Ils courent jusqu'à la maison d'Antoine. La porte de la cuisine est ouverte. Son frère Paul accourt vers eux. Il attrape Antoine par le bras et le secoue.

— Mais t'étais où nom de Dieu ? Je t'ai cherché partout !

— Je... je... je... bégaye Antoine.

Derrière Paul, il distingue une frêle silhouette assise sur le sol de la cuisine, sa mère, et dans ses bras le corps massif de son père. Elle sanglote en le serrant contre lui.

LE CHEMIN DE LA DAME

Antoine se dégage de la main de son frère et s'approche. Les grosses pattes de son père sont échouées sur le sol, inoffensives. Sa mère jette un regard vers lui, et ses pleurs redoublent. Derrière elle, Antoine devine la présence d'Ernestine et de Charles, les parents de Michel et de Lucie. Ils sont en chemise et Antoine les trouve étranges, en tenue de nuit au milieu de sa cuisine.

— Papa est mort, assène Paul, qui garde son sang-froid comme toujours. Il est rentré tard cette nuit. On a entendu un bruit et, quand on est arrivés, on l'a trouvé allongé sur le sol. Il s'est écroulé, comme ça !

À sa grande surprise, Antoine ressent d'abord un soulagement intense. Personne ne les menacera plus, sa mère et lui. Il n'aura plus à se cacher dans la huche à pain. Puis les paroles de la Dame Verte lui reviennent en mémoire, et la terreur l'envahit. Il entend de nouveau sa voix rauque glisser jusqu'à lui dans le noir :

— À ceux qui osent affronter mon regard, j'exauce leur vœu le plus cher.

Tandis que le froid et la peur commencent à le faire grelotter, il se souvient des derniers mots de la Dame Verte :

— Maintenant, nous sommes liés. Tu as une dette envers moi. Un jour proche ou lointain, je viendrai réclamer mon dû.

ANTOINE

Le Chemin des Dames, 17 avril 1917

Même au cœur des combats, Antoine sait qu'il peut faire confiance à ses doigts habiles pour faire revenir la beauté. Il ne laisse jamais ses mains inoccupées. Elles doivent sculpter, plier, raboter, inciser ou polir. Dans la lumière froide de ce matin d'avril, réfractée par la neige, la douille d'obus qu'il tient entre ses longs doigts calleux brille comme de l'or bruni. Déformée par ses coups de burin, elle devient calice, se parant d'un trèfle à quatre feuilles.

Antoine libère son souffle dans l'air glacé, satisfait du résultat. Au fur et à mesure qu'il transforme la matière, les turbulences de son esprit s'apaisent. La peur, la violence, la crasse se dissipent dans l'atmosphère comme un fluide malfaisant. Autour de lui, le camp de l'arrière s'est organisé à une vitesse impressionnante, sur les ruines du village de Bray. Il a neigé en plein mois d'avril, enveloppant les poilus¹ d'un

1. Surnom donné aux soldats de la Première Guerre mondiale (1914-1918). En raison du manque d'hygiène dans les tranchées, ils ne pouvaient pas se laver ni se raser, et revenaient du front avec barbes et moustaches.

LE CHEMIN DE LA DAME

manteau gelé qui les épuise. La veille, l'offensive de Nivelles contre les Allemands dans la deuxième bataille de l'Aisne fut un échec cuisant. Enfoncés dans la boue, les soldats d'infanterie tombèrent par centaines, fauchés par les mitrailleuses ennemies, ne gagnant que quelques miettes de terrain lunaire, déformé par les bombardements.

Antoine sait que son régiment devra à son tour attaquer aujourd'hui. La mort le prendra-t-elle avant la nuit ? Il plonge la main dans son manteau, sous le chandail tricoté par sa mère. Ses doigts se referment sur une amulette réchauffée par sa peau, une petite pierre bleue striée de trois lignes parallèles que lui a donnée sa tante Annette. La guérisseuse l'avait attachée autour de son cou d'enfant après sa rencontre avec la Dame Verte.

— Ma grand-mère m'a donné cette amulette de protection très ancienne, lui avait-elle dit en séchant ses larmes. Elle vient des anciens druides. Aucune créature de ce monde ou de l'autre ne pourra te faire du mal à présent.

Toucher l'amulette lui procure toujours du réconfort, même si la magie de sa tante fait pâle figure devant les canons à obus et les mitraillettes.

Près de lui, Noël, un jeune pêcheur de Saint-Malo qui a menti sur son âge pour s'engager à quinze ans, grave pour sa mère une petite bague dans un morceau d'aluminium, vestige d'une des fusées des Boches¹. À sa gauche, Abdoulaye, un musicien de Dakar, confectionne, avec du fil à pêche, une guitare à partir d'un casque d'un ennemi tombé dans le *no man's land*². Il enchantera bientôt le régiment avec sa voix

1. Au même titre que « Fritz », terme péjoratif et injurieux utilisé par les Français pour désigner les soldats allemands pendant la Première Guerre mondiale.

2. Traduction littérale de l'anglais vers le français : « terre sans homme ». Désigne l'espace situé entre les tranchées des deux lignes ennemies sur le champ de bataille.

grave et son instrument de fortune. D'autres sculptent des petits éclats d'obus, les transformant en briquets, en médailles porte-bonheur, en statuettes de la Vierge.

— Tu ne lis pas ta lettre ? demande Noël d'un air avide.

Antoine se tourne vers lui et secoue négativement la tête avec un sourire.

— Pas... pas tout de suite, répond-il.

Dépassant de sa poche, la lettre que le vagemestre¹ vient de lui remettre palpite comme si elle avait une vie propre. Il a aussitôt reconnu les courbes noires sur l'enveloppe. Il devine les traits vifs, les gouttelettes onctueuses qui s'étalent en dégradé de bleus, les formes inachevées qui sont restées accrochées aux défauts du papier. Il entend la voix de celle qui lui a écrit. À lui. Enfin.

— Tu sais bien qu'Antoine se cache pour lire ses lettres, dit Abdoulaye.

Antoine aime en effet trouver un semblant d'intimité pour lire son courrier. Lorsqu'il est de réserve, il se blottit dans sa couverture, dans un coin à l'écart ; dans la tranchée, il se réfugie sous sa capeline, dans un renforcement de terre, ou dans la casemate² quand il peut. Il convoque le visage de celui ou celle qui lui a écrit, et savoure chaque mot. Il parcourt, derrière ses paupières closes, l'espace qui le sépare de son village du Maine, aux portes de la Bretagne. Il retrouve les collines arrondies qui dissimulent le village de Saint-Georges, et enfin, en suivant à l'ouest le chemin qui s'enfonce entre les haies épaisses, le hameau de l'Angeluère. Il reconnaît les prés onduleux où l'on conduit les vaches, la couleur mielleuse des champs dans la lumière de fin d'été, les bois sombres et soyeux étalés au sommet des coteaux.

1. Militaire chargé de la distribution du courrier sur le front.

2. Petit abri enterré dans la tranchée pour permettre aux soldats de se protéger des bombes et des obus.

LE CHEMIN DE LA DAME

Il songe à la fraîcheur des chemins verts de son village, quand il s'y promène en été, aux feuilles de chênes et de châtaigniers qui chuchotent au-dessus d'eux, et filtrent le soleil de l'après-midi.

Les lettres sont une ligne de vie lui permettant de prendre part aux travaux de la ferme, et il retrouve dans la maison de sa mère, après une longue journée de travail, sa place sur la pierre devant la cheminée. Pendant la veillée, il écoute les voix familières en taillant des morceaux de bois avec son petit couteau.

— Comment fais-tu pour attendre ? renchérit Noël d'un ton boudeur. Moi je lis les lettres de ma mère dès que je les reçois, même debout dans la tranchée. J'ai trop peur de mourir avant de les avoir parcourues. Aujourd'hui je n'en ai pas eues...

— De... demain peut-être, lui répond Antoine avec un sourire.

— Patience, patience, ajoute Abdoulaye, leur aîné. Au moins tes lettres ne traversent-elles pas le monde pour te parvenir, comme celles de ma femme...

Noël baisse la tête vers son ouvrage d'un air penaud.

— Allez les gars ! Une ration de singe¹ ou une cigarette pour celui qui lance cette magnifique pièce dans le casque du Boche !

Antoine reconnaît la voix de Michel qui harangue un groupe de joueurs à quelques pas de lui. Il rayonne, ses yeux noirs se fendent avec espièglerie, ses joues recouvertes d'une courte barbe sale encadrent un sourire immense qui jaillit de son visage tout en angles. Autour de lui, une dizaine de jeunes soldats s'encouragent bruyamment, dégageant une énergie vibrante, que les plus vieux toisent d'un œil réprobateur, assis à fumer pipes et cigarettes, ou attablés autour d'assiettes de

1. Mot familier désignant la viande de qualité médiocre en boîte de conserve.

soupe. À intervalles réguliers, des cris d'excitation s'élèvent du cercle fermé, projetant en arrière les corps des combattants. Ils poussent des « oh ! » d'admiration, le cercle ondulant au rythme des parties.

— Lefresne ! Viens ici, mon garçon !

Antoine se lève aussitôt à l'appel du capitaine Verger. La haute silhouette de son supérieur, toujours tiré à quatre épingles, lui cache brusquement le soleil, le remplaçant par un visage sec et austère, aux yeux bleu glacier et à la moustache brune. Il porte une cafetière fumante et deux tasses en étain, qu'il dépose sur la table. Antoine voue une admiration sans borne à cet homme juste et honnête, employé de banque dans le civil, qui cherche toujours à protéger ses hommes, en particulier les plus jeunes.

— Oui, mon ca... capitaine, répond-il avec déférence.

— Quelle merveille as-tu encore fabriquée, mon gars ?! Ma parole, de tous ceux que j'ai côtoyés depuis le début de la guerre, tu es bien le plus doué de tes mains ! Un vrai orfèvre !

— Merci mon ca... capitaine ! C'est p... pas grand-chose je vous assure. J'ess... aye juste de tuer... le temps.

— Tu es trop modeste, mon garçon ! Des mains comme les tiennes, ça vaut de l'or, renchérit Verger en lui servant une tasse de jus¹ bien chaud. Bon, mon gars, je sais qu'avec Mahe vous revenez tout juste d'une mission de reconnaissance, mais j'ai un autre travail à vous confier. D'ailleurs, on m'a raconté que vous étiez passés au nez des lignes ennemies, en serpentant sous les barbelés, sans vous faire repérer. Chapeau ! J'ignore si c'est de l'inconscience ou du courage, mais vous deux, vous m'épatez ! Vous nous avez encore ramené des indications très utiles sur les positions des Boches.

— Ils do... dormaient, mon capitaine, répond Antoine,

1. Mot familier désignant le café dans le langage des poilus.

LE CHEMIN DE LA DAME

géné. On a profité de l'épuisement de leurs troupes après la bataille d'hier.

— Ne l'écoutez pas, capitaine ! Oui, nous sommes héroïques, et oui vous pouvez nous décorer quand vous voulez ! clame une voix près d'eux.

Michel s'approche, dominant Antoine d'une tête, et lui entoure les épaules de son bras. De l'autre, il fait tinter les pièces qu'il vient de gagner au jeu. Antoine lève les yeux au ciel, habitué à l'arrogance de son meilleur ami, et boit son café. Le liquide brûlant lui réchauffe le gosier.

— Ce que cet incorrigible timide ne vous dit pas, capitaine, c'est qu'il a subtilisé un cheval au nez et à la barbe des Fritz ! La pauvre bête était perdue entre leur tranchée et la nôtre, complètement paniquée. Elle roulait des yeux affolés, sans doute désorientée par les combats, essoufflée, recouverte d'écume, une vraie bête de l'enfer !

— Michel... l'avertit Antoine, agacé, voyant que son camarade entraîne le capitaine dans son récit rocambolesque.

— Laisse, mon garçon, laisse, lui dit Verger, amusé. Les distractions sont toujours les bienvenues en ces temps moroses.

— Donc je disais, reprend Michel avec emphase, attirant l'attention des hommes autour d'eux, que voyant la bête dans cet état pitoyable, Antoine s'approche d'elle pour la calmer. Nous n'étions qu'à quelques mètres des lignes ennemies, le jour allait se lever. Il fallait se rapatrier au plus vite. Mais mon Antoine, il ne laisserait jamais une bête affolée comme ça. Et on savait, mon capitaine, qu'une monture de plus, on cracherait pas dessus.

— Et alors, comment il l'a attrapée ? demande Noël, ébloui par Michel, comme toujours.

— Il a fait la même chose qu'avec celles de la ferme : il lui a

parlé à voix basse, un langage que moi-même je ne comprends pas. La jument, car oui mes amis c'est une dame, la jument s'est calmée et s'est approchée de ses mains tendues. Antoine est resté immobile, à l'attendre. Et moi j'entendais les Fritz s'agiter pas loin, je me disais : on est bientôt dans la mouise si on reste là.

— Au fait, Mahe, au fait ! le coupe le capitaine.

— Oui, mon capitaine. Donc la jument a fourré ses naseaux dans les mains d'Antoine, enfin calmée, et il a attrapé les rênes. On a grimpé sur son dos tous les deux, et on est rentrés au camp, aussi facilement que ça !

— Et tu... tu es tombé deux fois, ajoute Antoine, souriant.

— Les chevaux n'ont jamais été mes amis, tu le sais bien !

— Tu es trop lourd, Mahe ! jette Octave, un vieux rémouleur parisien. Avec les chevaux... et les filles ! Personne ne veut de toi sur son dos !

Les rires fusent, et plus fort que tous les autres celui de Michel.

— Et pourtant je suis fiancé ! Depuis le nouvel an ! dit-il, posant solennellement la main sur son cœur.

— Une fiancée ?! s'exclame Octave. Mais tu sors à peine des jupes de ta mère !

— J'ai dix-sept ans ! se défend Michel, un peu vexé.

— Ca... capitaine, n'est-ce pas vous qui avez d... dit il y a peu : « Une année dans les tr... tranchées en vaut dix... à l'arrière ? » déclare doucement Antoine.

— Ce qui fait que nous aurons bientôt tous le même âge que vous, mon capitaine : l'âge où l'on sait qu'on est mortel, ajoute Michel.

L'air se fige autour des dernières paroles du garçon. Le capitaine sourit.

— En effet, mon garçon, en effet. Et les hommes du

LE CHEMIN DE LA DAME

régiment savent tout ce qu'ils vous doivent, car vous n'êtes pas les derniers à monter au feu.

— Ce sont nos mascottes capitaine ! crie Octave. Ils nous portent chance !

— Je sais, je sais, j'ai d'ailleurs une mission pour eux dès ce matin ! Mahe ! Lefresne ! Vous apporterez le ravitaillement et le courrier aux soldats en première ligne. Du pain, de la soupe, et des boîtes de singe ont été préparés pour eux. La dernière mission de ravitaillement a été bombardée, ce qui fait qu'ils n'ont pas mangé depuis avant-hier. Vous partez dans une heure !

Au bout de son bras, Antoine sent peser le seau de soupe. Ses doigts s'engourdissent autour de l'anse en métal, qui dessine un sillon brûlant sur ses phalanges.

Il devine le corps robuste de son ami qui progresse devant lui dans le boyau, portant deux sacs de pain sur ses épaules. Lourds de fatigue, ils progressent difficilement car leurs pieds s'enfoncent dans la boue, et l'humidité enveloppe leurs uniformes raidis par la crasse. À quelques mètres devant eux, une nappe de brume s'étale. La peur est toujours là, tapie dans le silence. Elle glisse autour d'eux, prête à les saisir à la gorge. Elle ne va jamais bien loin. Mais pour un moment, ils sont presque tranquilles. Les canons se sont tus et, à un kilomètre de là, le champ de bataille semble endormi. Ils ont l'habitude de n'être que tous les deux pour accomplir leurs missions de ravitaillement ou de reconnaissance. Parfois, le capitaine Verger profite de leur expérience de chasseurs pour améliorer le quotidien du régiment.

Michel marche devant, comme d'habitude. Les soldats de la section, quel que soit leur âge, le suivent partout aveuglément.

Ils font confiance à ses jugements et à son extraordinaire capacité à rire pour les entraîner loin du danger. Lorsqu'ils étaient enfants, alors qu'Antoine vacillait comme une brindille, Michel avait déjà plus de force et d'assurance que ses camarades. Ce dernier sait qu'il fait lui aussi de terribles cauchemars depuis qu'ils ont été mobilisés.

Antoine voit les larges épaules de son ami se soulever sous les sacs de pain. Celui-ci rit. Michel se retourne et chuchote :

— J'imagine la tête de la mère Mercier ! Voilà une année qu'elle porte le deuil de ce pauvre Émile, elle épouse enfin le gars Pierre, et trois jours après le héros de guerre revient au village comme un fantôme, une jambe en bois mais bien vivant ! Hélène m'écrit que la mère Mercier est devenue blanche comme une morte en le voyant, et qu'elle n'est pas sortie de chez elle depuis, même pour aller à l'église. Elle qui nous envoyait au diable parce qu'on s'approchait trop de ses filles...

— Pa... pa... parce que *tu* t... t... t'approchais trop de ses filles... murmure Antoine.

— Fais pas l'innocent ! C'est pas parce que tu dis rien que je ne te vois pas les regarder ! Et Yolande, tu ne l'as pas embrassée à la Saint-Jean, peut-être ?

Antoine sourit. Ce souvenir paraît si lointain. Une autre vie. Et pourtant c'était il y a quelques mois à peine.

— Eh bien la... la... la très p... pieuse madame Mercier a deux maris maintenant !

— Notre curé va-t-il la garder pour chanter à la messe ?

— Des deux, je p... préfère le gars Pierre. E... E... Émile est méchant comme un c... cochon !

— Tu dis ça parce que t'as pas supporté autrefois qu'Émile te chasse à coups de fusil !

LE CHEMIN DE LA DAME

— Tu trouves p... p... pas ça un peu exagéré pour une p... poignée de cerises ? Il aurait pu m... me tuer !

— Parfois je me demande ce qui est le moins moche : mourir au front en entier, ou rentrer à la maison en laissant des morceaux ici...

— Ça dépend quel... quel morceau tu laisses !

Ils se mettent à rire silencieusement. Antoine reprend :

— Lucie m'a ra... raconté dans sa lettre que...

— Ma sœur t'a encore écrit ? s'étonne Michel. Elle t'écrit plus qu'à moi !

— C'est pa... parce que moi je lui ré... ponds.

Michel hausse les épaules, vexé. Finalement, sa curiosité prend le dessus.

— Que raconte-t-elle alors ?

— Que... Marius n'a pas réussi à se faire ré... ré... former. Il a été mo... mobilisé, mais il a disparu avant de partir au f... front.

— Qui le blâmerait ? Marius n'aurait jamais tenu, ici ! Il a peur d'une mouche qui pète. C'est juste que c'est un déserteur maintenant... Il risque gros !

— Et ma m... mère m'a écrit aussi... que Lec... Lecomte est revenu au hameau pour lui proposer d'acheter sa t... terre, reprend Antoine après un silence.

— Encore ? N'a-t-il pas assez de terres, ce coq prétentieux ? C'est le maire et le plus gros propriétaire de la région ! s'indigne Michel. Avant sa mort, mon père a toujours refusé de lui vendre sa parcelle. Mais nos mères sont seules. J'ai peur qu'elles se laissent influencer.

— Comme toujours tu sous-estimes les f... femmes ! Je ne vois pas ta m... mère se laisser influencer par qui... que ce soit. La mienne en revanche. Il ne r... reste plus que moi et

elle a toujours dit que je n'avais p... pas les ép... épaules pour reprendre la f... erme. Mon frère Paul devait en hé... riter.

La gorge d'Antoine se serre. Son aîné, une force de la nature, lui paraissait invincible jusqu'à ce qu'il soit fauché dès 1914 pendant la Bataille de la Marne comme cent mille autres bougres.

— Foutaises ! Tu as tout ce qu'il faut pour devenir un bon fermier ! Mais en as-tu envie ?

— Je ne... sais pas.

— Moi en tout cas, je ne me vois pas passer ma vie les pieds dans la bouillasse ! Après la guerre, je m'arrangerai pour que ma mère ne manque de rien, et avec Hélène nous partirons à Paris ! Je voudrais travailler dans une usine automobile.

— Et ta sœur ?

— Avec tous les gars qui lui tournent autour, Lucie sera bientôt mariée, j'en suis sûr.

— Ah ? Tu... crois ?

— Mais ne t'inquiète pas ! Je continuerai à veiller sur elle le temps qu'elle soit casée. Hors de question que je laisse le premier venu lui mettre le grappin dessus, ainsi que sur la ferme !

— Lucie vou... voudra reprendre la... ferme ?

— Je n'en sais rien. Sinon on la laissera à Jean. Moi je ne suis pas fait pour être fermier. Moi, en tout cas, je ne suis pas fait pour être fermier.

Antoine garde le silence. Depuis la mort de son père, Michel joue les protecteurs avec sa sœur aînée. Il oublie que, quand ils étaient enfants, c'était elle la plus robuste et hardie des trois. Michel reprend :

— Il faut que je te dise quelque chose, mais promets-moi

LE CHEMIN DE LA DAME

de le garder pour toi.

Antoine se doutait bien que son ami lui cachait un secret. Son excitation a grimpé en flèche après la lecture de la lettre d'Hélène.

— Bien... sûr, répond-il. De tou... toute façon, je ne parle p... pas assez vite pour révéler les s... secrets.

Au moment où Michel ouvre la bouche pour parler, une inquiétude primitive les saisit. Leurs yeux se durcissent. Le danger plane au-dessus d'eux comme un ciel d'orage. Ils s'approchent de la première ligne.

— Je te dirai ce soir, quand nous serons hors de danger...

Et comme en réponse, les bombardements éclatent.

Michel et Antoine se jettent contre les parois du boyau. Accroupis, ils reconnaissent le sifflement trop familier des obus avant l'impact et les explosions assourdissantes. Les canons français et allemands se sont remis à cracher leur vacarme après quelques heures de répit. Le seau de soupe s'est renversé. Se protégeant la nuque avec leurs sacs, les deux amis s'accrochent l'un à l'autre. Chacun voit dans les yeux de son camarade le reflet de sa propre peur. C'est certainement leur plus grande intimité depuis l'enfance : la démonstration de cette terreur, surgie du fond des entrailles, quand ils sont ainsi pris au piège, impuissants. Ils cherchent à deviner la trajectoire des obus, se jettent un regard soulagé quand ceux-ci tombent loin d'eux. Les flammes viennent les caresser toujours plus près, et leurs yeux pleurent dans la fumée qui les entoure. Les obus se succèdent de plus en plus vite, comme des mains de géant creusant et retournant la terre dans un bruit infernal. Antoine sent monter en lui la révolte : c'est insupportable de rester là, à attendre sa propre mort. S'ils pouvaient au moins se battre. Mais il n'y a rien à faire.

Il voit que Michel articule, mais il ne comprend pas ce qu'il dit, ça explose dans son crâne. Le jeune homme montre du doigt un point derrière Antoine, qui se retourne : au milieu du boyau, à trois mètres d'eux, les morceaux de pain se déversent dans la boue qui les absorbe. C'est probablement tout ce que leurs compagnons auront à manger d'ici le lendemain. Michel veut s'élaner pour les reprendre, mais Antoine le retient : il est plus près. Il se jette à plat ventre et progresse rapidement dans la boue. Il ramasse le sac. Puis il se retourne pour se mettre à l'abri.

Soudain un sifflement trop proche. Antoine lève la tête. Un obus grandit au-dessus d'eux. Par réflexe, il protège son visage de son bras. Il est violemment projeté en arrière par l'impact du percutant¹, au moment même où Michel est englouti par l'explosion. Antoine voit avec horreur le corps de son ami disparaître dans la nuit enflammée. Les éclats d'obus le mordent et le brûlent tandis qu'il retombe lourdement sur le sol. Il tente de se redresser, son regard flou cherchant désespérément Michel. Mais il ne reste rien de lui dans la boue et les flammes. La peur et la douleur le fendent aussi sûrement que les éclats de métal dans sa chair. Un cri animal déchire sa poitrine. Et il perd connaissance.

1. Une fois lancé, un obus percutant explose en rentrant en contact avec le sol.

LA LOUVE

Le Bois Sacré, 17 avril 1917

La Louve sent le sol vibrer sous ses pattes. Son instinct ne lui a pas menti. Quelque part dans les profondeurs invisibles, des parois se fissurent, des murs se fendent, libérant ce qui ne doit jamais l'être.

Rendant son pas encore plus discret, elle se glisse entre les fourrés encore humides de rosée nocturne, s'approchant prudemment du Nemeton¹. Les vibrations s'intensifient, remontant le long de ses pattes jusqu'à son échine hérissée. L'ombre glacée du sous-bois est encore plus silencieuse que d'habitude. Les rayons salutaires du soleil levant ne traversent pas les frondaisons épaisses du Grand Hêtre. Il se dresse, épais de plusieurs siècles. Elle perçoit, dans les rainures du tronc vénérable, l'écho des prières païennes. Les chants des anciens druides résonnent dans la mémoire ancestrale de la Louve, faisant battre son cœur plus vite. Les mots glisseraient facilement de sa langue si seulement elle pouvait parler.

1. Mot gaulois désignant le bois sacré, sanctuaire où les druides pratiquaient leurs rites.

LE CHEMIN DE LA DAME

Elle renifle, et l'odeur lui saute aux narines. Inconnue, saisissante, insupportable. L'odeur de l'Autre Monde.

Le Seuil a été profané.

Qui a osé ? Et comment ? se demande la Louve, Gardienne du Nemeton.

Seul un sacrifice de sang ouvre le Seuil de l'Autre Monde. Là, au fond du Bois Sacré, dans la Grotte Interdite, la porte vers le monde des morts a cependant été ouverte. La Louve s'apprête à reculer, remettant le combat à plus tard.

Mes forces seules ne suffiront pas, se dit-elle.

Au moment où elle quitte prudemment la clairière obscure, elle sent la présence d'une autre entité dépourvue de la faiblesse humaine. Voilà bien longtemps que la Louve ne l'a pas vue sortir de sa grotte fétide, ni d'innocentes créatures y entrer pour ne jamais en sortir. Sa robe de branches et de feuillage pend mollement sur son corps décharné. Les humains l'appellent la « Dame Verte ». Pour la Louve, elle est « la Dévoreuse ».

La silhouette avance péniblement. Elle émet un appel sauvage, rauque et puissant. La Louve puise dans sa volonté inébranlable pour résister à cet appel.

Autour de la créature, d'autres animaux s'approchent : renards, écureuils, hiboux, sangliers viennent manger dans sa main griffue comme si elle était leur mère à tous. Ses cheveux fauves pendent autour de son visage.

Les vibrations du sol deviennent des tremblements, la terre se fend comme un simple pot de terre. Un peu plus loin, au fond de la grotte, le Seuil se déchire dans un craquement sinistre.

C'est alors que se produit ce que la Louve a appris à craindre le plus : du Seuil ouvert situé dans la grotte, derrière

le Grand Hêtre, des monstres surgissent. Ils sont trois, si semblables à elle et pourtant si différents : les Trois Qui Ne Peuvent Pas Mourir. Derrière leur pelage noir glissent des ombres spectrales, vestiges du monde des morts. Leurs crocs affamés luisent dans la pénombre, prêts à déchiqeter sans distinction. Leurs yeux rouges évoquent les feux souterrains. Ils sont hauts et maigres, tels des squelettes recouverts de poils couleur de nuit.

Ils se dirigent vers la Dame Verte, obéissant à sa magie ancienne. À part la Louve elle-même, quelles créatures pourraient y résister ? La Dévoreuse flatte leur encolure et les entraîne avec elle dans son sillage. La Gardienne se tapit sous les racines d'un chêne, usant de tous ses charmes pour se rendre invisible. Ils passent auprès d'elle sans la voir ni la sentir, une longue silhouette aux cheveux enflammés et trois énormes chiens noirs.

Quelles destructions cette association infernale commettra-t-elle ?

La Louve reprend le souffle qu'elle a interrompu de longues minutes pour disparaître. Elle ne savait pas qu'à son âge elle pouvait encore ressentir la terreur. Les créatures, celles que son devoir désigne comme ses ennemis, s'éloignent vers le village des humains.

Allons, se dit-elle, pour mener cette bataille, il est temps de révéler mes semblables.